

L'ÂNE DE GABRIEL



Serge Panis

Puimoisson : 1965

Gabriel est un jeune homme du village, un peu simple, qui vit de la culture du blé, de la lavande et du miel de ses ruches.

Il se déplace toujours avec une petite charrette tractée par Griset son fidèle ami : un bel âne gris de Provence, avec sa croix de St-André sur le dos, qui ne le quitte jamais.

Tous les villageois le connaissent et apprécient sa gentillesse ; il rend service à tous et sa bonne humeur est permanente.

Gabriel passe ses journées d'été entre ses champs de blé, de lavandes et ses ruches avec lesquelles il récolte un bon miel parfumé, à la lavande, bien sûr.

Le matin, « à la fraîche », il part récolter le précieux nectar qu'acceptent de lui donner les abeilles qui sont aussi des amies. Elles ne le piquent pas, elles savent qu'il est bon et qu'il ne ferait pas plus de mal à une abeille qu'à une mouche.

Puis, le chapeau de paille sur la tête, il prend le bourras, la faucille, et découpe, avec des gestes sûrs, les brins de lavande bien mûrs. Sous le ciel de Provence, les bleus de l'azur et du champ de lavande rivalisent pour donner ces couleurs éclatantes qui se marient avec l'or des blés voisins. Que de beauté dans ce petit coin de paradis ! Gabriel ne s'en lasse pas, il chante. *Il est gai comme un Italien quand il sait qu'il aura de l'amour et du vin.* Dans la chaleur montante de cette matinée d'été, les fleurs violettes exhalent leur parfum envoûtant. Les abeilles quittent les ruches toutes proches et rejoignent Gabriel avant qu'il n'ait cueilli toutes les fleurs mellifères. Puis les pattes chargées de pollen, elles effectuent une noria bourdonnante, jusqu'aux ruches ; infatigables.

Vers midi, il rejoint Griset qui l'attend à l'ombre sous un chêne près du cabanon, pour un casse-croûte bien mérité : tomates, avec un filet d'huile d'olive, saucisson, fromage de chèvre et un morceau de pain dont il garde le quignon pour Griset. Sans oublier la bouteille de vin rouge pour faire descendre le tout et rafraîchir le corps... mais pas l'esprit. Enfin, il a l'habitude. Et Dieu sait qu'il fait chaud en ce moment ! Au village tout le monde sait que c'est son seul défaut, qui le fait tituber, chanceler, parfois dormir à la belle étoile, mais ne le rend pas méchant. Il n'a pas le vin mauvais. Au contraire, il en rit avec ses amis du bar qu'il rejoint chaque soir après son travail des champs.

« Gaby, tu bois tout ton bénéfice ! Gardes-en un peu pour t'acheter des habits neufs.

« Pour quoi faire, je ne vais pas à la messe et j'ai personne à qui plaire.

Le dimanche, c'est jour de repos; enfin si l'on peut dire. Les enfants du village l'assaillent :

« Gaby, tu peux nous emmener en promenade avec Griset et ta charrette ?

« Bien sûr les enfants, montez. N'oubliez pas votre casquette, le soleil tape dur !

Ainsi va la vie sans histoires de Gabriel, le grand gamin du village.

Un beau jour alors que le soleil dardait à tout va, ses amis, assis à l'ombre à la terrasse du café, virent arriver l'âne et sa charrette. Ç'aurait pu être normal si ce n'était l'heure inhabituelle :

— Tiens, Gaby est déjà là ! Il est bien en avance aujourd'hui.

— Avec cette chaleur il doit avoir soif, il a dû finir son litron.

Les amis rirent en chœur. Comme à l'accoutumée, Griset, habitué, s'arrêta devant le bistrot. Mais Gaby ne descendit pas :

— Il doit dormir comme un loir, le vin plus ce soleil l'ont ensuqué.

— Oh Gaby ! Ton pastis est servi, tu vas pas le faire attendre !

Pas de réponse, pas un sourcil qui ne se levât.

Les amis s'approchèrent, le secouèrent, doucement puis de plus en plus, car le bougre était profondément endormi. Toujours pas de réaction, ils commencèrent à s'inquiéter ; c'était quand même bizarre. Puis ils s'aperçurent qu'il avait une plaie au dessus du front et que du sang avait coulé sur le lit de lavande :

— *Crénon de diou* ! Qu'est-ce qui est arrivé? cria Lucien.

— Il est blessé, transportons le dedans dit André, le bistrotier. Jeannot va chercher le toubib, vite !

Le gamin sauta sur son vélo et partit à fond de train.

— Je sens pas son pouls, dit Lucien, on dirait qu'il est mort !

— T'es pas médecin, laisse le arriver. Je vais chercher de l'eau pour le rafraîchir.

— Il a dû s'assommer en passant sous un arbre, reprit Lucien, il est KO.

— Il n'y a plus rien à faire, il est mort, affirma le docteur, peu après, mais ce n'est pas ce choc sur le front qui l'a tué. Il y a une plaie plus conséquente à l'arrière de la nuque, regardez. On a dû l'assommer avec un objet lourd.

Tous se trouvèrent consternés : qui a pu faire ça à Gabriel ? Si gentil, si serviable, qui n'avait aucun ennemi.

— T'es sûr qu'il est mort demanda Lucien incrédule... Il faut prévenir la gendarmerie, c'est peut-être pas un accident... sûrement même.

Gabriel fut installé dans la salle attenante au bar, dans un cercueil devant lequel tous les villageois vinrent se recueillir. Les gendarmes de Riez arrivèrent le lendemain. Ils constatèrent les blessures :

— Personne n'a rien touché ?

— Non, il est entré seul dans le cercueil, ironisa André le patron du café.

— Il aurait fallu appeler une ambulance et l'emmener à l'hôpital, répondit l'adjudant de gendarmerie. Comment trouver des indices maintenant ? Personne n'a rien vu ?

— Demandez à Griset, son âne.

— Bon, sortez tous ! On n'est pas là pour rigoler ! s'emporta l'adjudant.

Lucien finit par raconter tout ce qu'il savait, c'est-à-dire peu :

— Le toubib a constaté le décès et la cause, on en sait pas plus.

Le médecin fut interrogé, il précisa ses constatations et la cause probable de la mort, ainsi que l'heure approximative.

— Vous dites que le coup à la nuque l'aurait tué, et que c'est l'âne qui l'a ramené au village. Ce n'est pas lui qui l'a mis dans la charrette ? Qui alors ? L'assassin ?

— Probable. À moins que le coup l'ait juste assommé, qu'il ait pu remonter dans la charrette et que le décès soit dû à la perte abondante de son sang durant le trajet.

— Mettons, mais la blessure sur le front ?

— Il se l'est sûrement faite en remontant dans la charrette.

— Ouais ! pas très clair tout de même.

— Je suis médecin, pas gendarme.

— Bon, on va refaire le trajet, quelqu'un peut nous montrer où cela a pu se passer.

— Jeannot va vous accompagner, il allait souvent avec lui... Ah ! je ne sais pas si cela peut être important, mais il porte autour du cou une croix qui semble être celle de Malte... Vous savez l'Ordre du même nom.

— Non, je vois pas, mais on va se renseigner. Tout le monde porte une croix maintenant.

— Pas forcément de Malte.

Le corps de Gabriel fut transporté à l'hôpital de Manosque où il serait examiné par un médecin légiste. L'adjudant récupéra la croix.

Dans le village, on jasait à tout va : « Gaby assassiné ? Par qui ? Pourquoi ? Y'a pas de justice, un homme si brave... »

Dans l'après-midi, les gendarmes inspectèrent les lieux où avait pu se produire le drame, accompagnés par Jeannot et Michel l'instituteur, intrigué par cette histoire de croix de Malte.

— Vous savez que l'église Saint-Michel avait été cédée au XII^e siècle, par l'évêque Augier, à Gérard Tenque : fondateur et grand maître de l'Ordre de Malte.

L'adjudant jeta un œil inquiet sur l'instituteur :

— Vous allez chercher bien loin, le 12^e siècle ! Vous pensez que ce gars faisait partie de cet Ordre ?

— Non, pas vraiment.

— Bon, alors oublions.

Ils visitèrent les lieux où Gabriel était si heureux, constatèrent qu'il y avait du sang séché sous le chêne, et une vipère écrasée. Ils fouillèrent le cabanon et trouvèrent... un coffret en bronze verdi contenant un morceau de parchemin sur lequel était écrit :

Domus Hospitalis Puycoisson

Tous demeurèrent perplexes.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda l'adjutant.

— C'est un plan de la Commanderie de Puimoisson. Il faudrait se rendre aux archives de la mairie ou du département pour en savoir davantage. Sa valeur est inestimable.

— Le prix ne m'intéresse pas, j'aimerais savoir quel lien il pourrait y avoir entre un pauvre type et l'Ordre de Malte, au point que ce dernier soit assassiné ?

— Peut-être a-t-il découvert un secret qui doit rester enfoui.

L'adjutant se gratta la tête : dans quelle aventure était-il embarqué :

— Ou c'est tout simplement un rôdeur qui a voulu le voler.

— Lui voler quoi ? Un peu de miel et quatre brins de lavande !

— Ce parchemin inestimable. Bon on va se rendre aux archives et voir ce que nous dit le médecin légiste. Tout ça me paraît un peu compliqué. Je vais téléphoner à un spécialiste de Franc-Maçonnerie que je connais.

— Ça n'a rien à voir, mais il vous renseignera peut-être.

Les nouvelles parvinrent quelques jours plus tard. L'adjutant revint à Puimoisson pour expliquer au maire les résultats obtenus :

— Gabriel est bien mort après avoir été frappé à la nuque. Le décès est intervenu suite à une perte importante de son sang comme l'avait expliqué le médecin. On n'a pas retrouvé l'objet qui a servi à le frapper, ni l'auteur du meurtre bien entendu ; car il s'agit bien d'un meurtre. Il a été trouvé sur lui et dans son cabanon des objets appartenant à l'Ordre des Hospitaliers de Malte : une croix et un coffret contenant un plan ancien. Ce coffret avait séjourné très longtemps en terre et sûrement été découvert par la victime dans un champ. Peut-être avait-t-il également trouvé un trésor dont le meurtrier se serait emparé. Pour le moment nous n'en savons pas davantage. Si quelqu'un a des renseignements, il serait important qu'il nous avertisse. Par exemple si le comportement de Gabriel avait changé ces derniers jours, si un rôdeur n'aurait pas été remarqué, une personne étrangère au village etc. Je pense que tous voulez savoir ce qui est arrivé à votre ami, alors n'hésitez pas à nous appeler. Nous continuons nos investigations sur l'existence d'un éventuel trésor enfoui dans l'église du château au 12^e siècle.

— Je vais demander aux gens du village, je vous tiendrai au courant si j'apprends quelque chose... Quand pourrons-nous assister aux obsèques de notre ami ?

— Dès que les examens seront terminés, on vous tiendra au courant.

L'adjutant s'essuyait le front, il était en nage : il faisait chaud et cette affaire l'embarrassait. Avec ces sectes et Ordres occultes, les recherches allaient s'avérer complexes

et risquaient d’emmener loin. On aurait dû dire que c’était un accident, l’affaire serait classée. Ça aurait été plus simple pour tout le monde.

Le maire avait réuni les villageois au café, pour retransmettre les avancées de la gendarmerie, ce qui excita certains, surtout après le pastis :

— C’est quoi cette histoire d’Ordre de Malte ? Qu’est-ce que ça a voir avec Gaby ? Et ce trésor, il en aurait parlé ! On est bien monté avec ces poulets ! s’exclama Roger le garde-chasse. On va sortir les fusils et on le retrouvera ce rôdeur, je donne pas cher de sa peau à ce bargeot !

Le curé tenta d’apaiser les esprits :

— Restons calmes, pas de lynchage, nous ne sommes plus au moyen-âge. Laissons la gendarmerie élucider l’affaire et prions pour notre ami, pour la paix de son âme.

— Tu parles ! Ton bon Dieu ne fera rien de plus que les flics ! Il n’aurait pas dû laisser mourir Gabriel ! renchérit Roger.

— Blasphémateur ! rétorqua une dévote.

— Du calme ! Du calme ! s’écria André, c’est ma tournée, buvons à sa santé.

Le silence revint, chacun à ses pensées et à son pastis.

Jeannot, le gamin qui avait pris Griset en charge, écoutait. Il finit par s’approcher du docteur, timidement :

— Griset s’est fait mal à la patte avant droite, il y a du sang. Il a dû se blesser sur une pierre, vous pourrez l’*auschuter*.

Bien qu’il ne fût pas vétérinaire, et que l’instant ne soit pas approprié, le médecin consentit à jeter un œil, qui s’illumina tout-à-coup :

— Je crois avoir compris... Gabriel a été assommé et tué par une ruade de son ami. La blessure ressemble bien à un coup de sabot, et il y a des cheveux, là, regardez !

Tous se précipitèrent pour voir la patte de Griset ; effectivement, sous le sabot restait du sang séché et des cheveux : sûrement de Gabriel.

— Griset a peut-être été effrayé par le serpent que l’on a trouvé écrasé et a malencontreusement frappé la tête du pauvre Gabriel, expliqua Michel.

— C’est plausible, en effet, reprit le médecin, si cet âne pouvait parler... En attendant, il faut prévenir la gendarmerie.

— Et cette croix de Malte à son cou ? Et ce coffret avec le parchemin ? Et le trésor ?

— Du pipeau d’intellectuel tout ça ! C’est son âne, son ami, qui l’a tué, qu’on en fasse des saucisses ! cria le garde-chasse.

— C’est un comble ! s’exclama l’instituteur, l’Ordre de Malte qui est censé apporter le soin à ceux qui en ont besoin aurait porté *la maffre* à notre pauvre Gaby ?

— Moi j’y crois pas, dit Lucien, je suis pas superstitieux... ça porte malheur.

Adesias